

POURQUOI LACORDAIRE

QUINTA

LA CHAIRE DE NOTRE-DAME

Il nous semble intéressant de rappeler les circonstances dans lesquelles Lacordaire descendait, en pleine maturité de l'âge et du talent, de cette chaire de Notre-Dame qu'il avait créée.

On s'est souvent demandé la raison de cette retraite. Nous venons de lire les bonnes feuilles d'un livre, intitulé *Lacordaire*, qui est l'œuvre d'un professeur de la Faculté de théologie, à Aix, M. l'abbé Ricard, à qui l'on doit déjà un volume fort intéressant sur Lamennais. L'auteur, amené par ses études sur l'École Lamennaisienne, à traiter de Lacordaire, consacre un chapitre à la situation et au rôle de l'éloquente dominicain sous l'Empire. En voici un extrait.

Ne plus remonter dans la chaire de Notre-Dame !... Notre-Dame, c'était sa grande patrie ! Chaque fois qu'il venait à Paris, son regard, du plus loin qu'il pouvait, en cherchant avidement les vieilles tours majestueuses ; et, quand il les avait enfin distinguées, son âme tressaillait toujours, un sourire épanouissait son grave visage : il saluait, avec un respect filial, la basilique aimée.

Lorsque, après s'être consulté devant Dieu et sa conscience, il comprit qu'il devait renoncer à la chaire de Notre-Dame, et fut pris de peur. Il s'enfuit de Paris. Mme Swetchine s'en étonnait.

— Ah ! répondait-il, si je revenais à Paris, je serais accablé de sollicitations pour Notre-Dame, et jamais je n'aurais assez de force pour y résister.

Que se passait-il donc ? Puisqu'on le sollicitait de remonter dans sa grande chaire, pourquoi résistait-il à cet attrait de son cœur qui l'y rappelait ?

Ici, je vais marcher sur des charbons ardents. J'entre résolument sur ce brûlant terrain.

« Je tiens, par-dessus tout, écrivait Lacordaire, à l'intégrité du caractère : plus je vois les hommes en manquer et faillir ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de Celui qui tient les cœurs dans sa main, me tenir pur de tout contact avec ce qui peut compromettre ou affaiblir en moi l'honneur du chrétien. »

Il ajoutait fièrement :

« Je ne puis jamais répondre de m'asservir à une prudence qui me glacerait... Être ou ne pas être, c'est là la question. »

Mais Louis-Napoléon était maintenant président de la République.

« J'ai voté pour le général Cavaignac, dit Lacordaire, les passions nous précipitent vers un retour brusque à une monarchie quelconque, sauf à la briser quand elles en seront lassées. Pour moi, ayant accepté la République sans l'avoir désirée, j'ai voulu ne rien faire qui fût pour elle un élément de ruine. »

De mauvais jours s'approchaient pour l'éloquence. Selon la tactique familière à certains politiques heureux, tout à coup l'éloquence française fut rendue responsable de tous les malheurs du pays.

Montalembert, pour l'exprimer, a trouvé un mot spirituel, un de ces mots à la Juvénal, vrais coups de lanterne qui cinglent et marquent au visage. C'était, a dit le grand orateur, ami de Lacordaire, « c'était une revanche éclatante de tous ceux qui n'avaient jamais su se faire écouter de personne. »

Ah ! on veut bâillonner les bouches éloquentes, soit ! Il sera plus digne et plus sûr de garder le silence. Vous le voulez, je me tais. Mais, auparavant, vous m'entendez une fois encore, la dernière ! Quel beau spectacle !... Venez, allons l'entendre, avant que ce représentant le plus considérable et le plus respecté de la parole publique, ferme, lui aussi, sa lèvres puissantes. Regardez, on croirait voir un de ces rochers un peu plus élevés que les autres, que la marée montante est lente à recouvrir et qui disparaît le dernier dans les flots. Ecoutez, on croirait entendre une des détonations suprêmes qu'un vaisseau qui sombre lance comme un adieu aux vagues qui vont l'engloutir : c'est la dernière bordée du *Vengeur* ou du *Cumberland*.

* *

Le 10 février 1853, une foule compacte, pressée comme des flots, debout faute d'espace, attendait, hale-tante, le dernier accent de la parole libre. L'Église, où cette houle humaine s'agitait en sens divers, était cette même Église de Paris qui avait eu les prémices de l'éloquence Lacordairienne, Saint-Roch, le temple témoin de ce premier essai, hésitant et presque balbutiant, qui faisait dire aux auditeurs d'alors : ce ne sera jamais un prédicateur !

Ceux qui l'avaient cru survivaient, et, au lieu de la poignée d'amis indulgents qui entourait le prédicateur de 1833, ils retrouvait, autour de l'orateur de 1853, un océan profond, plus que cela, un peuple.

Oui, un peuple, le peuple franc, plus jaloux encore que le peuple romain de ses tribuns, plus sensible que le peuple athénien à la parole publique. Le forum est désert, la tribune aux harangues est en deuil de Cicéron, Philippe a vaincu Démosthènes. A son de trompe, on a proclamé la loi universelle du silence. Le canon grondait, pendant que les lieutenants de César commandaient de se taire, et, pour ceux qui méconnaissent l'ordre du Maître, il y a un cachot et des géoliers à Sainte-Pélagie, et plus loin, dans nos ports de guerre, il y a des vaisseaux-transports tout prêts à cingler vers Cayenne !

Lacordaire parut. Deux archevêques présidaient l'assemblée : l'un, rallié à l'Empire, au grand désespoir de l'orateur qui l'avait aimé ; l'autre, son ami et son protecteur courageux, à Bordeaux, contre les vexations des ombres de proconsuls sous le gouvernement de Juillet.

Ce fier dominicain s'inclina du côté des deux archevêques, comme pour saluer l'Église. Puis, apercevant dans cette vaste mer les représentants du pouvoir nouveau, il redressa la tête. Ses lèvres s'ouvrirent, et, lentement, d'une voix ferme, un peu rauque, il laissa tomber deux mots sur l'auditoire :

« *Esto vir !* soyez homme !... »

C'est l'adieu de David mourant à son fils Salomon. Remarquez-le, c'est David qui parle, David qui dit adieu à son enfant. David ! mais, vous le savez bien, depuis que Saül est tombé sur les monts de Gelboé, depuis que Lamennais a failli à sa mission, David, c'est Lacordaire, et ce fils royal, cet héritier de la gloire paternelle, ce Salomon, ah ! vous le savez bien aussi, c'est l'auditoire français, c'est le cœur du pays, c'est la patrie reconquise par cet homme, c'est la nation ramenée au baptistère de Reims et à la tradition de Clovis, c'est la France redevenue chrétienne, arrachée toute vive des mains de Voltaire par ce conquérant qui l'a jetée de force entre les mains du Christ !

Esto vir, ô mon peuple ! ô mon pays de France ! ô mon fils ! sois homme ! c'est la dernière fois qu'il m'est donné de te parler ! Vois, je vais mourir, mourir bien jeune, mourir tout vivant, enseveli dans ma gloire au milieu de la bataille, mais, laisse-moi te dire adieu, laisse-moi te confier une suprême pensée, laisse-moi te faire mon héritier et mon exécuteur testamentaire !

Tout ce discours roula sur les obligations de la virilité chrétienne dans la vie publique et dans la vie privée.

« Il y a, dit-il, incompatibilité entre la possession de la grandeur de l'Évangile et la bassesse du caractère. »

Il osa ajouter :

« On peut avoir un grand esprit et une âme vulgaire ; une intelligence capable d'illuminer son siècle et une âme capable de le déshonorer : on peut être un grand homme par l'esprit et un misérable par le cœur. »

L'auditoire frissonnait. On devinait l'approche du péril, on sentait venir l'allusion. Elle vint.

« Celui qui emploie des moyens misérables, même pour faire le bien, *même pour sauver son pays*, celui-là demeure toujours un misérable. »

* *

Il était entré dans le vif, il n'en sortit plus, coupant, tranchant avec une verve impitoyable. On disait : « L'imprudent ! il brûle ses vaisseaux ! » Or, il les brûlait de son plein gré, le voulant, après réflexion mûrie dans le silence de son âme, comme le témoignent toutes ses lettres d'alors.

Il eut un magnifique élan.

« Dieu, s'écria-t-il, Dieu n'est occupé qu'à nous donner des occasions de pleurer. Il renverse des empires, il en élève d'autres, non pas pour ce que vous pouvez vous imaginer, mais pour qu'il y ait des larmes, et que, y ayant des larmes, il y ait des martyrs, des patients, des hommes qui, en souffrant, développent ce grand caractère de l'adversité, qui en fait seul quelque chose. »

De là, dit Montalembert, un développement sur la révolution, qu'avait précédée la conspiration des princes de la terre et des princes de la pensée pour dépouiller et déshonorer l'Église.

« L'Église de France, dit-il, abandonne ses biens volontairement, quand on les lui demanda ; elle alla dans l'exil, quand on le voulut ; elle offrit sa tête au bourreau, quand on l'exigea : et ainsi, en quelques jours, elle sauvait la foi dans vos pères et dans leur postérité qui est vous-mêmes. Les malheureux qui avaient combattu le christianisme croyaient ne plus trouver qu'un troupeau d'esclaves, ils trouvèrent les catacombes, et ils périrent eux-mêmes devant cette générosité, cette force de patience qu'il plut à Dieu de nous donner. »

Mais cette évocation de la Terreur le ramenait forcément à la légende napoléonienne, cette légende immortalisée par les grenadiers de Napoléon le Grand, chantée par Béranger, popularisée par l'imagerie et enluminée sur les murs de toutes les chaumières, qui venait de faire le second empire. Il ne pouvait manquer d'en parler librement, ses auditeurs le savaient bien. On l'écoutait avec une avidité croissante. Lui, tranquille et

fier comme la garde héroïque à Waterloo, il entra résolument dans la fournaise.

« Le Saint-Siège, dit-il, avait perdu plus que tout autre, parce que, comme il est la tête, c'est à la tête que paraissent les affronts, comme c'est à la tête que paraissent les diadèmes. Dieu prit un homme qu'il investit d'une grande puissance, un homme qu'on appela grand, mais qui n'était pas assez grand pour ne pas abuser de sa puissance ; il le mit aux prises avec le vieillard du Vatican pendant un certain nombre d'années et au plus fort de ses triomphes, ce fut le vieillard qui fut vainqueur. »

Après les luttes de Napoléon Ier contre le Pape, son captif, l'orateur se tourna vers les souvenirs de la guerre d'Espagne :

« Et l'Espagne, qui avait conquis les deux Indes et porté si loin l'étendard de la foi ! Depuis Philippe II, la chrétienté d'Espagne, frappée de mort par le despotisme de ce monarque célèbre, n'avait pas pu se relever ; elle était couchée par terre comme un arbre qui ne peut plus produire une végétation jeune et forte, mais qu'ombragent encore son antique gloire et sa puissante ramure. Il plut à l'homme dont je parlais tout à l'heure de se l'attribuer, en vertu de ce que tous les conquérants appellent le droit de conquête. Quand on lui disait : « Prenez garde d'attaquer cette masse de peuples, » il répondait : « C'est une nation qui a été faite par des moines, et toutes les nations qui ont été faites par des moines sont des lâches ! » Et, aux pieds des Pyrénées, il trouva ces chrétiens formés par des moines, et ses guerriers qui, des Pyramides jusqu'à la mer Baltique, n'avaient, à leur dire, rencontré que des enfants, ses guerriers confessaient, dans un langage tout à la fois militaire et énergique, qu'ici c'étaient plus que des hommes : c'était une guerre de géants. L'Espagne eut l'honneur insigne d'être la première cause de la ruine de ce grand homme et de la délivrance du monde. »

Devant cette audace du moine, debout quand tous étaient courbés ; calme quand tous tremblaient ; disant, le front haut et le regard animé, la vérité totale et courageuse, à la face de la statue plus glorieuse que jamais de l'homme qui dormait aux Invalides, il y eut, dans l'assemblée, un flux et un reflux visible. On regardait autour de soi. Pour un peu, ceux qui portaient le glaive se seraient demandé s'il ne fallait pas porter la main à la garde et tirer l'épée du fourreau. Lacordaire le vit. Il prit un air de suprême dédain. Son visage s'embellit encore sous la lumière d'une flamme qu'on ne lui vit jamais à ce degré : la flamme du patriotisme.

« Oh ! dit-il, il ne faut pas une armée pour arrêter ici ma parole ; il ne faut qu'un soldat. Mais Dieu m'a donné, pour défendre ma parole et la vérité qui est en elle, quelque chose qui peut résister à tous les empires du monde. »

A partir de ce moment, la prédication cessait d'être possible pour lui à Paris.

Il peut descendre de chaire. Il ne vient pas seulement de prononcer un discours, il vient de faire entendre une voix sans peur et libre, il vient d'accomplir un acte.

« J'ai parlé jusqu'ici, dit-il ; maintenant, ce que ma parole a dit, mon silence le dira encore plus haut. J'ai parlé, maintenant je me tais, je souffre et j'entre dans l'immobilité et la puissance d'un tombeau généreux ! »

* *

Mais ne vous imaginez pas qu'il ait accompli ce qu'il croyait être son devoir sans douleur. Pour donner à ses contemporains cette leçon de virilité et pour fortifier la leçon par l'exemple, il a brisé son cœur. On a cherché la cause de sa mort prématurée : on a parlé des amertumes dont fut abreuvé le P. Lacordaire en ses dernières années, des répudiations qui attristèrent son cœur si tendre et si sensible sous des dehors de plus en plus réservés, des sacrifices que Dieu imposa au restaurateur des Dominicains de France. Je ne veux pas m'inscrire en faux contre ces interprétations ; mais, à côté de ces causes secondaires selon moi, de la fin si précipitée de Lacordaire, il en est une qui les domine toutes et dont il gardait le secret entre Dieu et lui : il avait la nostalgie de Notre-Dame, « sa grande patrie, » son vrai pays natal. Il mourut de faim et de douleur, parce que son auditoire était perdu pour lui, et que cet auditoire était le fils de ses entrailles, l'enfant de son génie. Or, quand une mère pleure, c'est en vain que vous essayez de la distraire. Rachel ne veut pas être consolée, parce que ses fils ne sont plus.

Comme Rachel, il s'en alla pleurer dans la solitude de ses cloîtres, emportant avec lui une tristesse incurable et retrouvant, cette fois pour en mourir, la mélancolie qui l'avait envahi dès sa jeunesse.

Il n'était encore que séminariste, quand il écrivait :

« Je suis triste quelquefois, mais où n'est-on pas triste ! C'est un dard qu'on porte toujours dans l'âme ; il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le javalot de Mantinée, enfoncé dans la poitrine d'Épaminondas : on ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans l'éternité. »